

Geetanjali Shree, " Notre ville cette année-là", traduit du hindi par Annie Montaut, *Siècle* 21 N° 26, Printemps-Eté 2015, pp. 252-261

Notre ville cette année là

Geetanjali Shree

(roman, extraits)

Traduit du hindi par Annie Montaut

*Les séquences qui suivent sont de brefs extraits, séparés par des *** et choisis par l'auteur, Geetanjali Shree, du roman Hamârâ shahar us baras (1998), Notre ville cette année-là. Tout au long de ce long roman de 350 pages la ville n'a pas de nom, l'année pas de date, le narrateur témoin pas de nom. Ce qui fait de cette ville indienne anonyme un archétype de la province, c'est ce temps immobile et pourtant lourd d'événements feutrés et de menaces, ce changement tout à la fois imperceptible et explosif, à l'image des chants religieux d'abord discrets puis assourdissants, qui rythment le texte. C'est aussi le petit nombre de lieux familiers qui se succèdent et se répètent à l'avant-scène - la gare, le temple, la foire, la maison -, organisant l'espace en litanie à l'image du temps. Shrouiti et Sharad sont des prénoms hindous ; Hanif, un prénom musulman.*

Il pleut. Descendue du train, Shrouiti est debout sur le quai. Un frisson d'inquiétude lui descend dans les pieds et s'en va avec le train qui s'éloigne. Des gens trempés débarquent, trébuchent, tombent, qui se ruant dehors, qui cherchant des passagers. Les vaches et les chiens de la ville sont venus se réfugier sur le quai, tout dégoulinants, pour faire un petit somme. La pluie tombe en rideau, s'écoule en face des rails. Tout est désert.

Notre ville ressemble aux autres villes. Les bâtiments de la gare sont anciens et la fois dernière, il y avait dans la salle d'attente de vieux fauteuils datant de l'époque des Anglais, authentiques. Peut-être y sont-ils toujours ? Dehors il y a des échoppes qui vendent à boire et à manger.

Il y a aussi une université, dont les vieux dômes se voient de loin, les pigeons en ont fait leur camp de base. Les pigeons et les corbeaux, il y en a beaucoup dans la ville. Et les gens aussi, il y en a beaucoup.

C'est le matin. Hanif, une fois arrivé au bas de l'escalier, ouvre la porte face aux marches et reste planté là. Personne dehors. Il parcourt du regard l'étendue déserte comme s'il s'apprêtait à traverser une avenue à grande circulation. Tout d'un coup le voilà qui plonge dans les buissons, cherchant le journal. Qu'il ne trouve pas. Il lève les yeux vers le ciel, de nouveau scrute la rue, est-ce qu'il a plu ? Mais ça n'en a pas l'air. Il revient malgré tout vérifier la boîte

aux lettres. Il en est là quand la voix de Shrouiti se fait entendre du balcon : - « Il n'est pas passé ». Hanif s'immobilise et lui lance un regard courroucé : « Pourquoi tu ne me l'as pas dit plus tôt ? »

C'est depuis ce temps qu'il se souvient du *math*, le monastère, alors qu'il était là bien avant. Comme cette année. Collé à l'université depuis des temps immémoriaux. Modeste jusqu'à se faire invisible, ou alors c'est que personne n'y faisait attention. Absorbé dans sa méditation ascétique. Derrière les broussailles.

En fait, il était littéralement englouti en plein milieu des fourrés épineux. Au-delà, c'était le vaste champ de foire. Et les bâtiments de l'université avec leurs dômes, et ses fenêtres à *mucharabieh*, d'où on ne le voyait pas à l'époque. Les enfants venaient jouer sur la place, les musulmans venaient prier, dire le *namaz*, les chiens venaient pisser.

D'où pouvait bien être partie la pierre, à moins que ce ne soit un ballon, que les gamins auraient lancé par-dessus les buissons ? Quoi qu'il en soit, le *math* s'émut, et une ruche cachée dans les broussailles fut prise de panique. On raconte que les abeilles en folie, vrombissant de rage, avaient piqué Dieu sait combien de victimes, leur ravageant le visage. C'est depuis ce temps qu'on s'était mis à débroussailler, et que le *math* avait émergé. Le champ de foire fut confié à la justice et le problème n'est toujours pas réglé. On déclara solennellement que jusqu'à nouvel ordre personne n'était autorisé à se croire chez lui sur le champ de foire.

Il n'en fut pas pour autant déserté. Les chiens continuèrent à le fréquenter. Il y avait toujours un disciple au grand cœur pour leur lancer quelque reste de nourriture bénie par les dieux. Les enfants continuèrent à venir s'y bagarrer. Et pas seulement les enfants. Les adultes aussi s'y baladaient, excités par les rassemblements et festivités organisés par le *math* dans le champ de foire. De toute manière, on ne venait plus réciter le *namaz*.

Sharad resta mal à l'aise tout le long du chemin. « Mon vieux, ils ne te laisseront pas rentrer. Mon vieux, ça ne sera pas agréable. Pas agréable pour moi, et pas agréable non plus pour toi, vieux ».

Et Hanif de rire : « Je ne vois pas ce que ça pourrait avoir de désagréable Je vais bel et bien y aller ».

« Mais ces gens là, eux... », fit Sharad, le visage tendu.

« Je voudrais bien voir ça, qu'on m'arrête », coupa Hanif, parfaitement insouciant.

A la porte du *math*, où trônait une grande image de la déesse, découpe en carton, en couleurs, dressée vers le ciel, quasi collée au capot des voitures du *math*, comme sur un chariot, Hanif interpela Sharad, d'une voix assez forte pour que les prêtres l'entendent : « Hanif, vieux, tu es déjà venu ici ? ». Et c'est Sharad qui se fait arrêter.

« Allez viens, Sharad, fit Shrouiti en poussant Hanif à l'intérieur, avec un rire étouffé.

Rire qui ne dura pas longtemps, une fois à l'intérieur.

Le *math* avait gagné sur le champ de foire aussi, une fois conquise la zone débroussaillée. Autour du temple du *math*, tout est dégagé. Du côté de l'université, c'est l'arène, dans le champ de foire, et les boutiques de la foire, toutes pimpantes. Devant le temple, un rosaire à grains jaunes, des boulettes de farine de pois chiche sucrée dans une coupelle, et la file des dévots qui contourne le tas de sandales. De l'autre côté, un vaste chapiteau, où a lieu le prêche.

Il y a des écrans de télévision sur chaque pilier pour permettre à la foule d'approcher le saint homme, le Mahant, en tout lieu. Hanif et Shrouiti cherchent le vrai Mahant de pilier en pilier. Même en restant au même endroit à le chercher des yeux, c'est partout la foule des disciples vêtus d'orange, qui sautent en tous sens. Un océan de têtes. Et des montagnes de sandales.

Les lampions de la foire clignotaient au loin. Les gens sortaient, en grande tenue. Confiseries, marchands de *chat*, jouets de luxe, pacotille tape-à-l'œil, du riche au pauvre, il y en avait pour tous les goûts. Et tout un étal de brochures édifiantes.

« On en prend deux ou trois autres ? », suggère Hanif avec un geste vers *Notre sanglante et fabuleuse Histoire*.

En face, le temple du *math*. Dévotion, transe et ferveur. Ils sont tous les trois devant la boutique de calendriers. Je regarde soigneusement le calendrier avant que le marchand l'emballe et leur donne le paquet.

Je prends note. Sur le calendrier qu'ils ont acheté, il y a un Anglais en train déposer un bouquet de fleurs aux pieds de la divinité, le chapeau à la main. Il est incliné, il y a des fleurs qui ressemblent à des lys. Sur les images accrochées en face, des ascètes bouddhistes, et jains, des Sardars sikhs, des gens de toutes sortes se prosternent devant la divinité.

« Tu vois, petit », explique à côté de moi un dévot à son fils, qu'il porte sur les épaules pour le promener dans le champ de foire, « Les Turcs ont abandonné l'islam, devant la lumière de Jagdamba, la Mère de l'univers ».

On voit sur l'image un guerrier en turban turc qui baisse la tête.

« Alors pourquoi c'est la bagarre avec eux aujourd'hui ? » demande le petit garçon de ses hauteurs.

« Pas avec lui, petit, avec les fils de Babar ».

Les gens fuient la ville. On entend dire qu'à la gare il y a une telle foule qu'il n'y a plus la place pour un grain de sésame, et qu'à cause de la pénurie de billets de train on ne les distribue qu'en mains propre aux voyageurs.

Un bus brinquebalant.

« Le bus-qui-s'arrête-sans-arrêt ». C'est le surnom que lui a donné Hanif. Des gens de tous âges qui vont contempler la divinité. Le moteur hoquète, le bus avance par à coups. Puis s'arrête dans un dernier hoquet

Petit moment de silence. Puis les gens se mettent à discuter, avec des voix réconfortantes, sans la moindre inquiétude.

« Qu'est-ce qui s'est passé ? » demande un homme.

« Le bus s'est arrêté ».

« Il s'est arrêté comme ça ? »

« Comment ça, Conducteur Sahab, qu'est-ce qui s'est passé ? » demande la même personne.

« Le bus s'est arrêté » répond le chauffeur, assis tranquillement à son volant.

« Ah comme ça il s'est arrêté ? »

Le chauffeur est installé à son siège, clef en main. Le petit jeune qui était assis à côté de lui est descendu d'un bond. Il fait le tour de l'engin. Vérifie les pneus d'un coup de pied.

« Il pourra repartir ? », demande quelqu'un.

« Ca y est ? »

De nouveau le bus se secoue et hoquète. Il n'a pas bougé d'un iota.

« Pousse encore un peu, frère, tire un peu plus ! »

« Vas-y un chouiya plus fort, tape ».

Le petit jeune cogne de son mieux.

« C'est pas un char à bœufs, frère », annonce fièrement le chauffeur, toujours assis à son poste. Rire général dans les rangs des dévots.

Un bus les double, dans un nuage de poussière et de fumée.

« Arrêtez ! Arrêtez ! ». Les gens s'excitent. Un enfant passe la tête à la fenêtre et crie à pleine voix. Les gens sont sur la route, il y en a qui font les cent pas. Et le chauffeur s'est endormi à son poste.

Au haut du dôme d'une mosquée en ruine, flotte la bannière safran du *math*. De travers.
« Bhagvan, Seigneur, demande Sharad, mains jointes, à un officiant, les officiels disent qu'on n'a pas le droit de monter sur un dôme s'il n'y a pas d'escalier, mais là, il n'y a jamais eu d'escalier, que je sache ? ». Hanif furieux, fait à Shrouti : « Pourquoi il se met à parler comme un *pandit*, on ne parle pas comme ça, nous ».

Il y a un petit garçon, qui a une sucette dans la bouche, et les gens lui demandent : « Raconte ! Qu'est-ce que tu as vu ? Qu'est-ce qui s'est passé dans ta maison, raconte ».
« Ils ont tué tout le monde, moi je me suis sauvé », dit le gamin sans sortir sa sucette de la bouche.

« C'est les constructeurs, explique Trivedi aux gens du département, qu'il a appelés au téléphone et invités à faire la tournée de la région avec lui dans sa voiture. Ils poussent aux émeutes, et en profitent pour faire raser les huttes et les chaumières ».

Une bouteille d'acide, une Honda marque Hero cabossée, une chaussure marque Reebok, un tricycle d'enfant, un miroir, un peigne, un long ruban de cassette éventrée, tout emmêlé et empoussiéré. Quartier ravagé. Moi je fais la liste.

Une ruelle absolument minuscule, et c'est là qu'il a fallu que le rickshaw aille s'introduire ! Naturellement, Shrouti est prise de panique et se lève, mais Hanif la tire par le bras et la fait rasseoir. Un miracle, que le rickshaw avance. Le conducteur sort tantôt un pied d'un côté pour prendre appui sur le mur des maisons d'un côté de la ruelle, tantôt le bras de l'autre côté, comme s'il avançait à tâtons.

Sharad est aussi assis dans la jeep, pendant la procession. La police a donné des ordres stricts pour assurer qu'il n'y aurait pas de cassettes, pas d'injures et pas de cris orduriers. Avancez dans le calme, en invoquant la déesse. (...) le slogan est *Jay Jagdamba*, gloire à la Mère de l'Univers, ce qui n'est ni une injure ni une grossièreté. « Où donc ? demande Sharad, de ce côté aussi il y a des processions qui sortent ». La jeep avance, on entend un chant discret : « Il faut restaurer la grandeur de l'Inde. Il faut faire tomber les mosquées ».

Une porte, une fenêtre. Il y a des rideaux sur la porte et à la fenêtre, et les gamins grimpent après pour voir ce qui se passe. De temps en temps un bras féminin, qui se détache, tantôt une tasse de thé à la main, tantôt un plateau pour le petit déjeuner.

Il y a beaucoup de *sadhous* étrangers qui sont venus au *math*. On les voit au bazar, vêtus d'un *dhoti* orange et chaussés de sandales en toile. Chantant les louanges de la déesse, une petite boîte à la main.

Devant l'université on a incendié deux camions de fruits. L'un des camions appartenait à une femme de soixante-dix ans, qui d'après le journal engueulait certains jeunes, en invoquant Allah. Sharad et Hanif regardent la rue depuis le deuxième étage de la bibliothèque. Les pneus brûlés et les restes du camion. Une mince colonne de fumée monte du tas, qui n'en finit pas de se tordre...

On a incendié l'usine d'un musulman. Le feu a gagné la fabrique de polystyrène voisine, qui a été réduite en cendres, et qui appartenait à un hindou. Les deux voisins et derrière eux quantité d'hindous et de musulmans sont consternés.

« Chez nous il n'y a pas d'hostilité. »

« Non non, ça ne peut pas venir de chez nous. C'est à l'instigation de ceux de l'extérieur. »

« Oui, là bas. C'est là-bas que le feu était parti »

Une femme se met à rire comme une possédée : « Allume l'incendie et les deux sont réduits en cendres, allume l'étincelle et les deux s'illuminent ».

Elle a une dent qui manque devant. Elle rit tellement qu'elle en a la bave aux lèvres.

Shrouiti et Hanif sont devant le charriot du vendeur de légumes, au portail de chez Daddou.

« On prend des aubergines ? »

Hanif fait la grimace. « Il y a quand même aussi d'autres légumes... ».

« Et tout est tellement cher. Tu fais la grimace dès que tu entends un nom de légume et après tu prétends que tu ne fais pas le délicat ».

« Je ne fais pas le délicat, je mange de tout ».

« En faisant la grimace », peste Shrouiti.

« Mais je mange en fin de compte », réplique Hanif. « Montre, que je voie un peu », dit-il en tâtant les légumes sur le charriot. « Tu les fais à combien les haricots ? »

« Cinq roupies la livre ».

« C'est ce qu'on appelle chichiter. C'est-à-dire quelqu'un qui fait des manières ». Shrouiti n'est pas contente.

« Je ne fais pas des manières », se excuse Hanif.

On traite de chichiteur celui qui réfléchit encore plus que celui qui fait des chichis.

Dans le *math*, Beverley est prise en main et séparée de Sharad. C'est un grand chapiteau, sous lequel s'installent les étrangers. Sharad est obligé de s'installer de l'autre côté, avec ses compatriotes : le flot du populo va se mettre dehors, au soleil.

Les étrangers étant supposés redouter le soleil, on leur a installé un ventilateur à pied et ils ont droit à un toit. Comme la plupart ont les genoux rebelles à la position du lotus, on a mis des chaises à leur disposition, mais en majorité ils sont assis par terre sur un grand tapis.

Au pays que nous habitons, le peuple coule comme le Gange, sous le chapiteau, sur le tapis, à même la terre dehors.

Le *Mahant* parle : « Notre culture est généreuse. Elle n'a pas l'étroitesse des autres cultures, c'est la culture de la confluence, la Ganga-Yamuna, où tous se rejoignent comme autant de vagues. Les Européens et les Américains, horrifiés par le matérialisme et la déchéance de chez eux, reviennent vers la Mère. La Mère à la tendresse infinie, *Jay Jagdamba*, *Jay Matribhumi* ! Gloire à la Mère de l'univers, gloire à la Patrie !

A ce moment-là, j'aurais voulu être peintre. Trop dommage... Au milieu, une grosse montagne d'ail. Avec une infinité de doigts qui dansent dessus. Sortis des longs vêtements des femmes. Pelures d'ails qui frisent, agilité des doigts qui s'affairent, les petits tas de bulbes écalés et les épluchures qui virevoltent dans l'air avant de s'éparpiller par terre.

C'est un groupe de réfugiées. Sharad a la tête pleine de l'odeur puissante de l'ail qui lui râpe les narines. « L'odeur d'une communauté », grommelle-t-il à Beverley en quittant les lieux.

« Faites bouillir l'eau avant de la boire », on nous rebat les oreilles avec ça dans tous les coins. Alerte à l'hépatite. (...) Grande agitation chez les musulmans, comme quoi on aurait versé du poison dans l'eau de leur puits. Grande agitation chez les hindous aussi, pour la même raison. La presse signale qu'on a déversé l'eau des réservoirs et que donc le transport à l'hôpital des victimes d'hépatite est encore plus risqué. « C'est Venise », titre un autre journal, avec une autre image, où il n'y a plus de rues, plus que des canaux.

« Tatie, Tatie ! », crie la fille des voisins toute essoufflée. « Y a des courgettes et des aubergines, et des bananes vertes. Vous en voulez ? » Les femmes du voisinage accourent, avec leurs plateaux, leurs sacs, leurs plats, et font cercle autour du marchand de légumes.

« C'est le genre de choses qui n'arrivent quasi jamais, dit Hanif à Shrouiti dans le train, ne sois pas parano. »

Shrouiti avait l'air complètement terrifiée.

« Regarde voir, l'air de rien, sous la banquette, et jette un coup d'œil devant, et derrière, pour vérifier s'il n'y a pas quelque paquet, ou une bouteille, ou une boîte, ou un transistor abandonné ». Hanif se penche pour regarder. Shrouiti aussi regarde, mais avec inquiétude.

« Faut qu'on ait l'air naturel, chuchote-t-il en se retournant vers elle, on fait comme si on s'était penché pour vérifier qu'il n'y avait pas trop de boue sur les chaussures et on les secoue ? », et il se relève en tapant leurs chaussures pour les dépoussiérer.

La femme qui est en face d'eux se met à rire.

« Vous me donneriez un peu d'eau ? » demande-t-elle à la bouteille qu'Hanif tient contre lui, en lui tendant son verre.

Hanif ouvre la bouteille. La femme a des bracelets de verre sur tout l'avant bras. Elle lève le visage. La tête couverte par son voile.

« Mais je ne suis pas musul... », commence-t-il.

« Si tu as perdu la foi, ne me touche pas », lance la femme assise en face, cinglante.

Shrouiti et Hanif rougissent.

Ce fut la dernière assemblée où l'on pouvait encore discuter. Notre ville s'était divisée de telle façon que des assemblées de ce genre étaient désormais impossibles. Notre ville n'était plus une ville à moitié hindoue à moitié musulmane, elle était devenue une ville à moitié non-hindoue à moitié non-musulmane.

Quelques officiants du *math* sont venus faire une *pouja* dans le quartier, offrant de maison en maison les nourritures bénies déposées sur un tissu de velours rouge et jaune, graines de cardamome, fleurs et morceaux de noix de coco. Daddou relègue le tout au sommet du frigo.

Daddou a fait mettre une ampoule électrique dans la véranda. On la voit briller en même temps que, dans le ciel, la pleine lune.

Shrouiti et Hanif vont se promener, mais sans trop s'éloigner de la maison. Les rues sont trop vides, et c'est encore plus le désert par ces nuits d'hiver. La lune est voilée par un banc de brume. Tout à coup le voile de brume se déplace et la lune se met à étinceler, on croirait une hausse de tension.

« J'ai peur », fait Shrouiti en se collant à Hanif.

« En tout autre temps on trouverait ça magnifique », répond Hanif en la serrant contre lui.

« Pas toi ? » reprend Shrouiti en scrutant la lune spectrale.

« Si, moi aussi », dit Hanif en allongeant le pas. « Quand des gens comme Sharad disent que le bon côté de ce qui se passe c'est qu'on sort ce qu'on a sur le cœur, on s'exprime ouvertement, les gens se démolissent avec toutes les questions accumulées... »

« C'est quand même bien, non, de s'exprimer ouvertement, de poser des questions, de regarder en face ce qu'on refoule? C'est comme ça qu'on peut se coller avec le problème ? », avance Shrouiti, pour refouler sa peur.

« Le temps des confrontations nous aura. Qu'est-ce qu'on fera ? » répond Hanif, découragé.

« Quand on en aura fini avec les confrontations, est-ce que Sharad se retrouvera au *math* et moi à l'union islamique ? »

C'est la pure vérité ! Vu dans le quartier des hindous. Le gamin devait avoir une quinzaine d'années. Il criait « Football ! Football ! Tu bouges et tu te ramasses une dégelée. Tu bouges pas et c'est les boules. » Il y avait du sang dans le caniveau et il courait ou plutôt sautait à cloche pied le long du caniveau, une tête de vache coupée, avec les cornes, sur sa propre tête ! Pas une fausse tête. Ou il faudrait qu'on me prouve que le sang aussi était faux.

Le ciel résonne du bruit des tambours. Il est violacé. Des découpes en carton de la déesse occupent le devant de la scène. Un homme aux bras noirs, au corps barbouillé de charbon, une fausse langue rouge pendant sur la figure, les yeux rouges comme de la braise, saute dans tous les sens et danse devant le cortège, ivre. Derrière c'est la foule, les saints hommes en vêtements safran, les jeunes le front ceint d'un bandeau safran, les gens safran, chantant la louange de la déesse, mains jointes, frappant dans leurs cymbales. Les chants religieux s'amplifient...

Geetanjali Shree, née en 1957 dans le Madhya Pradesh, auteur d'une biographie intellectuelle de Premchand, est essentiellement une romancière, en hindi, qu'a rendue internationalement célèbre la traduction anglaise de son premier roman, Mât (1993, traduit en français sous le titre de Maï, une femme effacée, InFolio, 2009). Son second roman, Hamârâ Shahar us baras (1998) a été traduit en allemand, et le quatrième Khâlî Jagah (2006, 'Place vide') en cours de traduction en français. Le troisième, Tirohit (2001) n'est pas encore traduit.

Annie Montaut est spécialiste de littérature hindi contemporaine. Professeur émérite à l'Institut National des Langues et Civilisations Orientales (INALCO), membre du laboratoire SeDyL (Structure et dynamique des langues, INALCO/CNRS/IRD) et du Centre d'Etudes sur l'Inde et l'Asie du Sud (CNRS/EHESS), linguiste (Les langues d'Asie du Sud, Ophrys), elle a traduit K.B. Vaid, N. Verma, Alka Saraogi, Jainendra Kumar, Kedar Nath Singh, Mohan Dass Nainisharay, A. Mishra et publié de nombreux articles sur la littérature hindi. Elle a confié à *Siècle 21* plusieurs traductions de nouvelles.